

Michel Sauquet



LE PASSE MURAILLES

François d'Assise :
un héritage pour penser l'interculturel
au XXI^e siècle

LE PASSE MURAILLES

François d'Assise :
un héritage pour penser l'interculturel
au XXI^e siècle

Comment réussir le « vivre ensemble », approcher l'autre différent, dépasser la méfiance, la peur ou l'agacement ? Comment faire crédit *a priori* à ceux dont les modes de pensée et les pratiques nous déconcertent d'avoir peut-être leurs raisons, engager avec eux un dialogue pacifique et respectueux des caractéristiques de chacun... ?

Autant de thèmes d'une brûlante actualité que l'héritage de saint François d'Assise peut nous aider à penser et à repenser. Son intrépidité, son intelligence de l'autre et de la diversité humaine, sa vision des rapports homme-nature et du dialogue avec l'islam en ont fait, en son temps, un véritable « passe-murailles », dépassant les clivages sociaux et culturels. Michel Sauquet fait ici le lien entre certains épisodes de la vie du saint et bien des situations que nous pouvons rencontrer aujourd'hui dans nos sociétés plurielles. Une évocation actualisée par de nombreux portraits d'héritiers et d'héritières de l'homme d'Assise, franciscains ou non, engagés à l'heure actuelle dans le dialogue interculturel.

Michel Sauquet a travaillé pendant quarante ans dans le domaine de la coopération internationale. Il est aujourd'hui écrivain et enseignant, auteur de plusieurs romans et d'ouvrages sur les questions interculturelles.

Éditions franciscaines

Du même auteur

Cris étouffés de Tadjoura, roman, Loris Talmart, 1987

L'Oiseau carcasse, roman, François Bourin/Julliard, 1991

L'Escalier de Balthazar, roman, Julliard, 1994

Une Goutte d'encre dans l'océan, roman, DDB, 1996

Un matin sur Babel, un soir à Manhattan, Alternatives, 2001

Vivre ses tensions intérieures, L'Atelier, 2002

La Passion, avec Ye Shuxian, Desclée de Brouwer, 2003

L'Intelligence de l'autre, avec Martin Vielajus, Éd. Charles-Léopold Mayer, 2007

L'Intelligence interculturelle - 15 thèmes à explorer pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre 1

Au-delà de la peur, comprendre et « négociier »

Le loup de Gubbio

« Il y avait, dans le territoire de la cité de Gubbio un loup terrible par sa grande taille et rendu très féroce par une faim enragée : non seulement il massacrait les animaux, mais il dévorait aussi hommes et femmes [...]. Presque personne n'osait franchir les portes de la cité pour sortir. [...] Comme saint François demeurait à cet endroit, compatissant à leur égard, il se disposa à sortir à la rencontre de ce loup [...] [et s'engagea] sur ce chemin incertain pour les autres. Alors que beaucoup observaient depuis le lieu où ils étaient montés pour regarder, voici que le terrible loup se jeta en courant sur saint François, la gueule grande ouverte. Saint François lui opposa le signe de la croix, [...] retint le loup, arrêta sa course [...] [et] lui dit : 'Frère Loup, tu fais beaucoup de dommage dans ces contrées. [...] Tu es donc digne d'être puni d'une horrible mort comme un brigand et un assassin des pires. [...] Mais [...] je veux faire la paix entre toi et [les habitants de Gubbio], en sorte qu'eux ne soient plus jamais lésés par toi et que [...] ni les chiens ni les hommes ne te poursuivent plus'. Le loup, par des mouvements du corps, de la queue et des oreilles ainsi que par l'inclinaison de la tête, montrait qu'il acceptait entièrement. [...] Saint François dit encore : 'Frère loup, puisqu'il te plaît de faire cette paix, je te promets que je te ferai donner des vivres en permanence par les hommes de cette cité aussi longtemps que tu vivras, en sorte que tu ne souffres plus jamais

de la faim, car je sais que tout ce que tu fais de mal, tu le fais à cause d'une faim enragée. Mais mon frère Loup, puisque je t'obtiens une telle grâce, je veux que tu me promettes que jamais tu ne lèseras ni animal ni homme et que tu n'auras même pas la présomption d'endommager des biens. Me le promets-tu ?' Le loup, tête inclinée, fit le signe explicite qu'il promettait de faire ce qui lui était imposé par le saint. »

Extrait des Fioretti/Actes du Bienheureux François[1](#).

L'histoire du « grand méchant loup » de Gubbio est l'une des anecdotes les plus connues du recueil des « Fioretti ». On peut la tenir pour une historiette moyenâgeuse, mais elle peut aussi nous renvoyer à notre propre société, avec ses peurs et son indécrottable méfiance à l'égard de la différence.

Prenant conscience des ravages opérés par un loup dans les environs d'Assise et de la terreur qu'il provoque parmi les habitants, François prend son courage à deux mains, va au devant de l'animal enragé, le regarde avec fermeté mais humanité, lui parle en frère, le calme, analyse l'origine du problème, et conclut un pacte avec lui en précisant : « Frère loup, [...] je te promets de te faire donner toujours ce qu'il te faut, tant que tu vivras, par les hommes de cette ville, et ainsi tu ne pâtiras de la faim, *car je sais bien que c'est la faim qui t'a fait commettre tout cela.* »

Le message est clair : le loup n'est pas naturellement mauvais, il a faim, c'est tout, il fallait y penser ! Intelligence de l'autre différent, qui a ses raisons que, peut-être, ma raison ignore. « François n'est pas naïf, explique Bernard Forthomme : C'est la faim qui fait sortir le loup du bois et le rend enragé, criminel. Aucune alliance n'est scellée si cette question de la faim et de l'injustice n'est pas réglée[2](#). »

Ce qui est magnifique aussi dans cette histoire, c'est ce qui se

passé *après* qu'ait été conclu le traité de paix. Le loup, qualifié de « frère », n'est plus stigmatisé, il est carrément adopté par la population de Gubbio, non point « assimilé » – il n'a rien perdu de son aspect de loup – mais il est accueilli et nourri. Il devient même la mascotte de la ville où il vit pendant deux ans avant de mourir dans la peine générale. La différence n'est plus un problème ; elle est devenue comme jubilatoire, objet d'attention affectueuse et joyeuse.

Lors d'un entretien avec le frère Henri Namur, ancien provincial des Franciscains et aumônier à la prison de la Santé puis à Fresnes, j'ai pu prendre la mesure de l'étonnante actualité de cet épisode, transposé à d'autres univers :

« Il faut me comprendre »

Le cri d'un loup

Témoignage d'Henri Namur

La personne qui me rappelle peut-être le plus le loup de Gubbio est un détenu encore jeune, un Parisien réputé particulièrement dangereux. Violeur en série, il avait été placé en quartier d'isolement, et mon prédécesseur m'avait recommandé de ne pas manquer d'aller le voir alors que je venais de prendre mes fonctions. Je frappe à la porte de sa cellule, j'entre, et je me trouve dans le noir. L'homme avait bouché presque toutes les sources de lumière, et si une faible lumière ne filtrait pas des barreaux d'une minuscule fenêtre haut perchée, je ne l'aurais même pas aperçu, recroquevillé sur son lit comme une bête traquée. Je me présente en expliquant que c'est mon prédécesseur qui m'envoie. Pas de réponse. Une fois habitué à la pénombre de cette cellule absolument nue, je vois la petite photo d'une jeune femme, en noir et blanc. J'indique cette photo du doigt, et il sort de son mutisme : « c'est ma mère ». Puis il pousse un véritable cri de bête : « il faut me comprendre ! ». Et il commence par évoquer sa mère, morte quand il avait un an. Son père ? Inconnu. Une vie brisée avant même d'avoir été vécue. Placé dans une famille d'accueil en Bretagne, il est violé par un oncle de la famille pendant dix ans. Et il finit par dire : « je suis content d'avoir été arrêté ». Car au moins quelqu'un, le juge, avait pu entendre cette histoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Toi ou moi, toi et moi ?

Troisième étape de la négociation : passer d'une logique du « ou » à une logique du « et », et rechercher les modes concrets du vivre ensemble. La logique du « ou » est une logique de non-compromis : c'est ta culture *ou* la mienne, ta religion *ou* la mienne, ta façon de penser *ou* la mienne, ta manière de te comporter *ou* la mienne. Pas de moyen terme. L'un doit gagner sur l'autre, et si je ne te convaincs pas, c'est la guerre. La logique du « et », celle du vivre ensemble, est très différente. C'est celle qui nous fait dire et penser : « toi *et* moi, que nous nous soyons choisis ou non, nous voilà ensemble, embarqués dans la même aventure sociale ou professionnelle, dans la même humanité ; quels repères communs, quelles valeurs communes, quelles méthodes communes trouvons-nous pour fonctionner ensemble, en acceptant de lâcher du lest sur ce qui n'est pas essentiel ? »

Relativisme ?

Un ami franciscain m'a objecté que le risque de cette attitude est de tomber dans ce relativisme qui effraie tant, et suivant lequel « tout se vaudrait ». François d'Assise, ajoutait-il était « tout à fait anti-relativiste, et même avec un certain excès ». Tout dépend de ce que l'on met derrière le mot « relativiste ». Si être relativiste, c'est prendre une certaine distance par rapport à ses propres savoirs, accueillir ceux des autres, s'en tenir à une humilité qui interdit de raisonner en universalistes béats (voir encadré), alors François, tout homme de conviction qu'il ait été, me paraît justement plutôt relativiste.

**Trouver sa place entre un universalisme irréfléchi
et un relativisme basique**

L'universalisme postule qu'il existe des principes indiscutables et des valeurs absolues, valables pour tous, car inhérents à la nature humaine. Tzvetan Todorov²¹ lie l'universalisme à l'ethnocentrisme, qu'il définit comme « ce qui consiste à ériger, de manière indue, les valeurs propres à la société à laquelle [nous appartenons] en valeurs universelles ». Il ne s'agit pas forcément d'une stratégie, d'une logique de domination consciente ; il s'agit bien plutôt de la conviction profonde, indéracinable qu'il n'y a pas de meilleure façon de penser que la nôtre.

Aux antipodes de l'universalisme, une posture courante est celle du « relativisme culturel ». Il tient les différences entre les cultures pour irréductibles, présente celles-ci comme des entités séparées, impossibles à comparer, et dont les décalages sont « incommensurables ». Il est aussi entendu comme la position suivant laquelle « toutes les cultures se valent », position qui interdit le jugement et la hiérarchisation des cultures.

On peut adopter une position intermédiaire entre ces deux approches ; partir du principe qu'une part de conviction universaliste est inévitable, et peut-être même utile à la rencontre interculturelle, précisément pour être capable de situer son « curseur de l'acceptable » tout en dialoguant avec l'autre sur les valeurs et les principes qui nous ont permis de situer ce curseur. Ceci n'est pas incompatible avec une attitude relativement... relativiste par laquelle nous refusons de hiérarchiser les cultures, et par quoi nous prenons de la distance par rapport à nos propres savoirs et nos propres convictions : une posture par laquelle nous avons le souci de comprendre et si possible d'apprécier la culture de l'autre.

On m'objectera aussi que François était un mis-sionnaire, un homme qui n'avait de cesse de convertir les autres, proches ou lointains, à l'amour du Dieu de l'Évangile – « malheur à moi, a-t-il certainement pensé à la suite de saint Paul, si je n'annonce pas l'Évangile²² » – et que dans ces conditions, éviter le « c'est ta religion *ou* la mienne » devait être, pour lui, assez difficile. Pourtant, comme nous le verrons en détaillant l'épisode de la rencontre avec le sultan à Damiette, le dialogue de François avec ce dernier a été empreint d'un très grand respect réciproque,

dans lequel ni l'un ni l'autre ne se permet de rabaisser la religion de l'autre. Ni l'un ni l'autre ne s'abdique lui-même, mais chacun respecte son inter-locuteur, dans une grande estime mutuelle.

Le pape et le pouilleux

Notons enfin que le sens de la négociation de François peut être également décelé dans son attitude à l'égard de l'Église de son temps et dans les tribulations de l'acceptation de la Règle de la Fraternité.

Lorsqu'il se rend à Rome en 1209 pour faire approuver au pape Innocent III un premier projet de règle, François affronte une Église dépravée, minée par le goût du luxe, obsédée par le pouvoir. Quand on a décidé de se déposséder de tout pour approcher au plus près l'Évangile, on pourrait à bon droit rejeter avec mépris tout ce système corrompu. On aurait pu imaginer que François, dans la foulée de la rupture avec son père, rompe publiquement et avec fracas avec cette Église pourrie ; qu'il estime inutile de discuter avec les hommes de luxe, de débauche, de simonie qui la composent... Mais au contraire, il veut rester à tout prix à l'intérieur de l'Église qui lui a transmis la foi, il veut respecter à tout prix le plus corrompu, le plus infect des prêtres parce que c'est un prêtre, dépositaire du message évangélique et seul habilité à conférer le sacrement de l'eucharistie. Autrement dit, François fait preuve d'une capacité de recul extraordinaire en ne se tenant pas aux aspects les plus critiquables des prêtres, mais en voyant en eux, avant tout, l'essentiel : la mission pour laquelle ils ont été consacrés. Il n'est pas dans la tolérance (on ne tolère que ce que l'on réproouve). Il est dans le stade, plus avancé, du respect et de la prise en compte des caractéristiques de l'autre, que l'on admet comme tel sans le juger.

Pour autant, il n'est pas prêt à faire vivre son projet de vie et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chrétiens : non par une apologétique intellectuelle, ni par la discussion, mais par la rencontre, la convivialité, le rapprochement des cœurs²⁵. » Le décentrement, la prise de recul, l'humilité par rapport à nos savoirs est essentielle chez Massignon, qui estime que « pour comprendre l'autre, il faut se mettre dans l'axe de sa naissance ». Tout comme est essentiel pour lui la célébration de la diversité. Comme l'écrit Jacques Berque, la vision du dialogue interreligieux de Massignon « n'a pas pour finalité d'établir entre elles la règle d'une banalité cosmopolite, une sorte d'espéranto des bonnes manières et des bons langages, mais une pluralité véritable²⁶ ». Aujourd'hui, ajoute Jean Mouttapa, « la voix de cet infatigable prophète de la grande entente abrahamique [...] continue d'appeler, dans la perspective gandhienne, à l'avènement d'un nouvel ordre international où le sacré a sa place, les moyens pauvres leur pleine efficacité, et où, dans une convergence des croyances et des peuples, l'hospitalité serait la norme suprême de la coexistence²⁷ ».

Le courage de la douceur

On pourrait ajouter une troisième leçon, déjà entrevue face au loup de Gubbio et face aux brigands, celle du courage.

Mais qu'est-ce que le courage ? Les débats politiques, sociétaux, éthiques de la France actuelle, au sein ou au-dehors de l'Église, montrent assez que beaucoup d'entre nous ont une certaine conception du courage qui consiste à manier le verbe et les effets de manche pour porter nos fondements culturels en bannière, n'admettre aucune mise en cause de la justesse de nos convictions, engager et croiser le fer à tout bout de champ, crier à l'abandon ou à la trahison des valeurs, et tout ceci moins peut-être pour faire avancer les choses que pour apaiser notre conscience. Un frère franciscain que j'estime beaucoup avait coutume de dire à quel point il se méfiait de la devise mise naguère en exergue de l'hebdomadaire *Témoignage Chrétien* – hebdo que j'estime également beaucoup – : « *La vérité quoi qu'il en coûte* ». Non pas parce que l'on doit tricher avec la vérité, mais parce que ne *jamais* nous retenir dans l'affirmation

– parfois péremptoire et conquérante – de ce qui nous tient à cœur peut se révéler une attitude pour le moins légère. Je pense important d’être attentif à éviter la provocation inutile au nom d’un attachement obsessionnel à la liberté d’expression. Qu’il s’agisse de medias, de mouvements intégristes, de camps politiques extrêmes, les prises de parole sont souvent d’une extrême irresponsabilité, comme si leurs auteurs étaient arc-boutés de manière névrotique sur un petit nombre de valeurs héritées soit d’une tradition chrétienne, soit de celle de la philosophie des Lumières – deux traditions auxquelles j’adhère d’ailleurs pleinement –, tellement sûrs d’eux-mêmes que la question ne les effleure même pas de savoir si ces prises de parole, dans leurs excès, ne nuisent pas au respect des personnes. De ce point de vue, je me retrouve pleinement dans le communiqué publié par le Comité interreligieux de la famille franciscaine au lendemain des événements de janvier 2015 :

Concilier respect et liberté

*Extraits du communiqué du Comité interreligieux
de la famille franciscaine²⁸*

Ce qui vient de se dérouler ces 7 et 9 janvier 2015 dans notre pays, en sa capitale, Paris, et en deux lieux symboliques, l’un de l’exercice extrême de la liberté d’expression, et l’autre de la communauté juive, ne peut être en aucun cas justifié ni excusé. On peut trouver un certain humour pas drôle du tout, ou même franchement insultant, cela ne justifie pas l’assassinat, la seule véritable profanation religieuse, ici et partout où cela se produit au nom de Dieu. Quant à l’antisémitisme, il reste un fléau à combattre sous toutes ses formes et de toutes nos forces. Nous sommes solidaires avec toutes les victimes, et nous dénonçons la violence partout où elle s’exerce.

De l’humour juif aux récits de Nasreddine Hodja (Joha en Afrique du Nord), en passant par Golias, la dimension traditionnelle de l’autodérision fonctionne dans des sociétés ou des communautés relativement homogènes, où l’identité religieuse est suffisamment établie et stabilisée. Ne pas se

prendre au sérieux fait partie du chemin spirituel. L'humour est indispensable pour lutter contre toute forme de religiosité, de bigoterie, dans lesquelles l'Amour de l'Un risquent de devenir la haine de l'autre – la haine de la diversité. Le fondamentalisme en est l'ennemi par excellence. Mais la caricature, la moquerie, la dérision ne peuvent exercer leur effet pédagogique, salutaire, décapant, qui leur donne toute leur valeur, que dans un contexte fraternel. Pour nous, membres du Comité interreligieux de la famille franciscaine, le respect absolu des personnes, dans leur histoire et leur identité, prime sur toute autre considération, y compris celle d'une prétendue liberté qui se croirait tout permis. Comme dans notre devise républicaine, la fraternité équilibre la liberté et lui donne à la fois sa raison d'être et son milieu d'exercice, infini.

[...] Au-delà de l'indignation, il nous faudra réfléchir, tous, à un exercice de la liberté plus responsable, à la prise en compte, en notre corps social, des identités fragilisées non seulement par une conception étriquée de la laïcité, mais surtout par des inégalités sociales croissantes, sources de ressentiment, de violence sourde, de déséquilibres insupportables. [...] Le monde attend d'un pays comme le nôtre qu'il invente encore, y compris au moyen de la caricature et de l'autodérision, mais surtout grâce à sa devise et à ses ressources spirituelles, au sens large, une façon de vivre ensemble en pluralité qui le dépasse et montre la voie. Nous croyons que c'est possible !

Ce qui vaut de la vie publique vaut aussi dans nos relations interpersonnelles quotidiennes : je ne laisse rien passer, je redresse les torts, je martèle, ce sont mes convictions ou les tiennes, aucun dialogue n'est possible. La manière de François, tout éternel prêcheur qu'il soit, tout décidé qu'il ait été à ne jamais « lâcher le morceau » s'agissant de la vocation de son Ordre, est radicalement différente. Elle passe par l'exemple personnel, par un regard *a priori* bienveillant, par le crédit fait à l'autre, par avance, de n'être pas un renégat, de n'être pas notre ennemi. Le vrai courage n'est-il pas celui de la confiance et de la douceur ? « La différence franciscaine, écrit Bernard Forthomme, c'est se mettre au service de la confiance indispensable pour renforcer la franchise humaine, cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paludisme, qui l'emporteront pré-maturément, un peu plus d'une année plus tard.

S'émerveiller de l'humanité quand tout va mal, quand nous-mêmes sommes diminués, c'est donc possible. Un autre regard est possible, d'autres relations humaines sont possibles.

Possibles, mais pas forcément au prix d'un sacrifice douloureux. Et ici, il faut rappeler une autre caractéristique de la spiritualité de François : la joie franciscaine.

L'homme qui chante

Pas plus qu'avec le mot « louange », je ne me sens spontanément à l'aise avec le mot « joie ». Le pire de tous ai-je longtemps pensé. « Cucul », diraient certains de mes amis. Dupont la joie... Et pourtant...

La propension de François et de ses frères à la joie est un trait qui est relevé à tout instant dans les sources franciscaines. Le *poverello* n'est pas que tension, lutte, souffrance. Bien avant cela, il est un homme joyeux, presque tout le temps joyeux. Un homme courtois, rieur, heureux, qui entraîne avec lui ses compagnons de la première heure, vite repérés comme des espèces de fous joyeux se roulant dans la neige, affrontant en riant le froid, la tempête, la faim. C'est la joie de la fraternité des tout débuts, composée d'une douzaine de foldingues – Bernard, Pierre, Gilles, Sylvestre, Ange... – vivant dans une cahute à Rivo Torto après avoir épousé la pauvreté....

François chante à tout bout de champ – en français le plus souvent, rapportent les témoins. S'il le faut, il fabrique des instruments de musique improvisés avec de vieux bouts de bois, et fait le clown pour exprimer son bonheur d'avoir part à l'amour de Dieu.

Cette joie d'origine transcendante, François la vit même dans les situations les plus difficiles, jusqu'à la rencontrer au contact

des lépreux, comme le rappelle le *Testament* cité en ouverture de ce chapitre (« En m'en allant de chez [les lépreux], ce qui me semblait amer fut changé pour moi en douceur de l'esprit et du corps »). Cette joie nous dit quelque chose d'essentiel sur le rapport aux autres différents : l'autre n'est pas une corvée, un vide à remplir, un problème.

L'autre, quel qu'il soit, est avant tout, pour François, un fils de Dieu et par conséquent source de douceur, à traiter dans un climat non de sacrifice et de dévouement, mais de joyeuse rencontre. Pour lui, avant que de n'être effort, aller vers l'autre n'est pas affaire d'effort laborieux ; c'est une source de jubilation.

[1](#) (Test), 1.

[2](#) (3S) 11.

[3](#) Éloi Leclerc, *Saint François d'Assise*, DDB, 1981.

[4](#) Pierre Brunette, *François d'Assise et ses conversions*, Paris, Éd. Franciscaines, 1993.

[5](#) (1C),17.

[6](#) Xavier Emmanuelli & Michel Feuillet, *Célébration de la pauvreté, regards sur Saint François d'Assise*, Paris, Albin Michel, 2000.

[7](#) *François d'Assise et ses conversions*, *op.cit.*

[8](#) M. de Wasseige, *Le cœur du petit pauvre*, Paris, Éditions franciscaines, 2012.

[9](#) Michel Hubaut, *Chemins d'intériorité avec Saint François*, Paris, Éditions franciscaines, 2012.

[10](#) *François d'Assise*, *op.cit.*

[11](#) *Chemins d'intériorité avec saint François*, *op. cit.*

[12](#) (Csol).

[13](#) Un *selfie* est un autoportrait (les Québécois disent « égoportrait ») réalisé à partir d'appareils photos numériques ou de smartphones portés à bout de bras et permettant à un individu ou un groupe de se photographier lui-même dans tous les paysages et toutes les positions.

[14](#) Éloi Leclerc, *François d'Assise, le retour à l'Évangile*, DDB, 1981.

[15](#) (3S), 1.

[16](#) (3S), 4.

[17](#) (3S), 3.

[18](#) Christian Bobin, *Le Très-Bas*, Paris, Gallimard, 1992.

[19](#) *Saint François d'Assise, le frère de toute créature, op.cit.*

[20](#) Rencontre internationale d'ATD Quart monde « Le refus de la misère, un chemin d'apprentissage d'une gouvernance pour la paix ? », Villarceaux, novembre 2014.

[21](#) *De Narcisse à Jésus – la quête de l'identité chez François d'Assise*, Cerf, 1992.

[22](#) *François d'Assise, entre histoire et mémoire, op.cit.*

[23](#) (2C), 177.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

[22](#) (LLéon).

[23](#) Éloi Leclerc, *Sagesse d'un pauvre*, Éditions franciscaines, 1959.

[24](#) Emmanuel Carrère, *Le Royaume*, op. cit.

Chapitre 5

Le sas de l'humilité, la chance de la minorité, le défi de l'empathie

Frères mineurs

« Et que nul ne soit appelé 'prieur', mais que tous soient, d'une manière générale, appelés 'frères mineurs'. Et qu'ils se lavent l'un l'autre les pieds. [...] Que tous les frères s'appliquent à suivre l'humilité et la pauvreté de notre Seigneur Jésus-Christ et qu'ils se rappellent que, du monde entier, nous ne devons rien avoir d'autre que ce que dit l'apôtre : si nous avons des aliments et de quoi nous couvrir, soyons contents. »

Extraits de la Règle de Saint François de 1221¹.

Quand on a été l'un des plus beaux (et plus riches) fleurons de la jeunesse dorée d'Assise, quand on a eu comme François des rêves de gloire terrestre, quand on a été baigné dans l'idéal de la chevalerie, des conquêtes militaires et féminines – l'amour courtois – on n'est pas forcément enclin à l'humilité. Pourtant, les conversions de François l'ont amené à proposer une attitude bien différente de celle à quoi son éducation l'avait porté ; une attitude qui aujourd'hui peut paraître étrange, mais qui, je pense, est l'une des voies les plus révolutionnaires de l'ouverture à l'autre, de son acceptation, de sa compréhension et de son service : la voie de la minorité, celle qui consiste à être, suivant les termes du *poverello*, « soumis à tous ». Dans son analyse du Testament de saint François, Max de Wasseige insiste sur le

caractère central de la minorité dans la spiritualité franciscaine : « C'est une attitude propre à tous les frères d'être plus petits. François, dans la 'Salutation des Vertus', dira que nous avons à être soumis à tous les hommes, et aussi aux bêtes et aux fauves ! [...] [Il] nous en montrera l'exemple dans ses rencontres avec le loup, les brigands, le sultan et même les lépreux. On y retrouve la même pédagogie de la soumission à toute créature². »

« *Soyez remarqué...* »

C'est une constante des écrits de François, de ses biographies et de tous les témoignages : à longueur de temps, François nous enseigne l'humilité. Or, sans prétendre que ce soit forcément nouveau, le *mainstream* social actuel nous pousse à l'inverse : dans la manière de rédiger une lettre de motivation, dans les actions de promotion d'un spectacle ou d'un livre, dans les politiques de communication des entreprises, des administrations et même des ONG. Nous sommes comme éduqués à tordre, s'il le faut, la réalité pour montrer que nous sommes meilleurs que les autres. Je me suis inscrit par hasard, un jour, dans le réseau social *LinkedIn*, pensant que cela me serait peut-être utile dans un cadre professionnel ou même convivial (je me demande encore un peu pourquoi je l'ai fait), et il m'arrive régulièrement de recevoir de ce réseau des messages du type : « Michel, découvrez qui consulte votre profil *LinkedIn* ! » Ou, pire : « Michel, partagez et soyez remarqué ! » Tout pour n'être pas un *loser*, pour sortir de l'anonymat, être visible, connu, exhiber une identité qui ne soit pas... mineure.

Comme je l'ai signalé d'entrée, je suis arrivé personnellement dans la fraternité franciscaine par hasard, sans le choisir vraiment, juste après avoir rencontré mon épouse qui appartenait à un groupe franciscain, et je suis resté très longtemps à me demander ce que c'était que la spiritualité franciscaine, quelles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(soleil, lune et étoiles) et les quatre éléments (vent, eau, feu, terre).

Manque dans le *Cantique* une référence explicite aux animaux. Ces derniers sont cependant présents, pour ne pas dire omniprésents dans les sources franciscaines, notamment chez Celano ou dans les *Fioretti*. Les épisodes n’y manquent pas qui montrent l’attachement de François, tout au long de sa vie, à l’égard des animaux : le sermon aux oiseaux, l’amour des brebis, le « frère loup », l’inter-diction de nuire aux bêtes quelles qu’elles soient. Car pour le saint, les animaux à plumes et à pattes, les oiseaux, les loups, ne sont pas des choses, pas ses choses, mais des êtres presque humains avec lesquels, si l’on en croit ses biographes, il parle sans retenue. Cependant, il ne les place pas au même rang que les hommes, qu’il juge supérieurs car faits « à l’image de Dieu », et il a quand même quelques réserves à leur sujet : il aimait beaucoup les animaux en général, mais guère les mouches et les souris qui le faisaient souffrir, ni les truies lorsqu’elles dévorent les agneaux...

La famille-monde

Ce qui frappe dans ces épisodes animaliers et surtout dans le *Cantique*, c’est que François célèbre en la nature non pas une matière à régenter mais une famille, sa famille : il nomme les composantes de son environnement « Frère Soleil », « Frère Vent », « Sœur Eau »..., rompant ainsi avec une interprétation chrétienne classique et pas forcément pertinente du « Multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la » de la Genèse, laquelle faisait de l’homme, selon l’expression de Descartes, le « maître et possesseur de la nature ». Dans les sources, la *Legenda maior* ne laisse que peu de doutes sur ce point : « En considération de l’origine première de toutes choses, [...] il appelait du nom de ‘frères’ ou de ‘sœurs’ les

créatures si petites soient-elles du fait qu'il savait qu'elles avaient avec lui un unique principe³. » Car, ajoute André Vauchez, « né de la terre et enveloppé du cosmos, l'être humain n'en est cependant [pour François] ni le centre ni le maître, même s'ils ont été faits pour lui⁴ ».

Bernard Forthomme évoque quant à lui, au sujet du *Cantique*, une « identité relationnelle » de toutes les créatures, où chacune d'entre elles « est à équidistance de son créateur », et qui « réalise une fraternité universelle première entre les minéraux, les végétaux, les animaux, les hommes et les anges, mais aussi les astres et la lumière qui les prévient⁵ ».

Frappé par ce trait original des conceptions de François sur les rapports homme-nature, Romain Rolland avait esquissé en son temps un étonnant parallèle avec Gandhi, et avec le rapport de l'hindouisme avec le monde animal. Évoquant la protection de la vache, si importante dans l'hindouisme, il note que cette coutume « n'a rien d'idolâtrique. C'est pratiquer l'esprit de compassion pour les muettes créatures de Dieu. Un fois que l'on a compris – et qui l'eût mieux compris que le *poverello* d'Assise ! – on ne peut s'étonner de l'importance qu'y attache Gandhi. Car, au précepte de l'Évangile 'aime ton prochain comme toi-même', il ajoute : Et tout ce qui vit est ton prochain⁶ ». Ernest Renan ajoute, à propos de François, qu'il « n'admettait pas plus que l'Inde cette classification qui met d'un côté l'homme et de l'autre les mille formes de la vie dont nous ne voyons que l'extérieur, où l'œil distrait ne voit qu'uniformité et qui cache peut-être des infinis divers. François, lui, n'entendait qu'une voix dans la nature⁷ ».

En s'éloignant un instant du registre des relations homme-nature, on peut citer Olivier Lacombe⁸, qui a tenté un autre

parallèle entre une très belle page bouddhique sur la « patience parfaite⁹ » et le fameux épisode de la « joie parfaite » des *Fioretti*, que nous avons déjà évoqué au chapitre 5. Parallèle également entre la spiritualité de François et le bouddhisme chez Georg Simmel qui, dans sa *Philosophie de l'argent*¹⁰ rappelait que le frère franciscain, au moins dans les débuts de l'ordre, « possède dans la pauvreté l'extrait le plus pur et le plus raffiné des choses, comme l'avare dans l'argent ». Et Simmel rapproche cette idée que les franciscains n'ont rien mais possèdent tout de cette profession de foi des moines bouddhistes : « Nous vivons dans la félicité, nous qui ne possédons rien, la joie est notre nourriture, comme pour les dieux de l'empire lumineux. »

Sur le plan du rapport à la Création, j'avais été quant à moi très impressionné, lors d'un bref séjour dans un monastère bouddhiste thaïlandais, de voir figurer parmi les objets inséparables des moines le filtre permettant d'éviter d'avaler des moucherons en buvant. Comme le faisait François qui, « quand il apercevait un ver de terre sur le chemin, le ramassait et le portait dans l'herbe pour lui éviter d'être écrasé¹¹ », les mêmes moines, par ailleurs, prenaient garde de ne pas trucider les lombrics en marchant...

Visions dominatrices, visions holistiques

La position du *poverello* sur les rapports homme-nature a beaucoup à voir avec les débats actuels sur l'écologie. On constate en effet que de multiples malentendus culturels surgissent dès lors que l'on se préoccupe de la gestion des ressources naturelles et la gouvernance des politiques environnementales mondiales, rendues cruciales par la menace d'accélération du réchauffement climatique. « À Bénarès au bord du Gange, écrivait Joseph Ki-Zerbo, on ne regarde pas le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bibliographie et sources

- BOBIN (Christian), *Le Très-Bas*, Paris, Gallimard 1992.
- BOFF (Leonardo), *Plaidoyer pour la Paix – une nouvelle lecture de la prière de Saint François*, Anjou (Québec), FIDES, 2002.
- BRUNETTE (Pierre), *François d'Assise et ses conversions*, Paris, Éditions franciscaines, 1993 .
- CHENG (François), *Assise, une rencontre inattendue*, Albin Michel, 2014.
- DALARUN (Jacques)(dir.), *François d'Assise – écrits, vies, témoignages*, Édition du VIII^e centenaire, Sources Franciscaines, Tome 1 et 2, Paris, Éd. du Cerf/Éditions franciscaines, 2010.
- DALARUN (Jacques), *La Vie retrouvée de François d'Assise*, Paris, Éditions franciscaines, 2015.
- DE WASSEIGE (Max), *Le cœur du petit pauvre – commentaire du Testament de Saint François*, Paris, Éditions franciscaines, 2012.
- DELMAS-GOYON (François), *François d'Assise au fil des sources*, Paris, Cerf/Éditions franciscaines, 2012.
- DELMAS-GOYON (François), *Saint François d'Assise, le frère de toute créature*, Paris, Parole et Silence/Collège des Bernardins, 2008.
- ENGLEBERT (Omer), *Vie de Saint François d'Assise*, Paris, Albin Michel, 1972.
- FORTHOMME (Bernard), *Le chant de la création selon François d'Assise*, Paris, Éd. franciscaines, 2006.
- FORTHOMME (Bernard), *La pensée franciscaine : un seuil de la modernité*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.
- GIRA (Dennis), *Le dialogue interreligieux, à la portée de tous ou presque*, Paris, Bayard 2012.
- GREEN (Julien), *Frère François*, Paris, Seuil, 1983.
- GUITTON (Gérard), *Découvrir Saint François d'Assise*, Paris, Salvator, 2004.
- HUBAUT (Michel), *Chemins d'intériorité avec Saint François*, Paris, Éd. franciscaines, 2012.
- JEUSSET (Gwenolé), *Rencontre sur l'autre rive – François d'Assise et les musulmans*, Paris, Éd. franciscaines, 1996. Réédité chez Albin Michel en

2006 sous le titre *Saint François et le sultan*.

LE GOFF (Jacques), *Saint François d'Assise*, Paris, Gallimard, 1999.

LECLERC (Éloi), *Exil et tendresse*, Paris, Éd. franciscaines, 2013.

LECLERC (Éloi), *François d'Assise, le retour à l'Évangile*, DDB, 1981.

LECLERC (Éloi), *Sagesse d'un pauvre*, Paris, Desclée de Brouwer/Éditions franciscaines, 2011.

PIAT (Stéphane-Joseph), *Saint François d'Assise : à la découverte du Christ pauvre et crucifié*, Paris, Éditions franciscaines, 1968.

ROUGIER (Stan), *François d'Assise, troubadour et prophète*, Paris, Salvator, 1983.

SAUQUET (Michel) & VIELAJUS (Martin), *L'intelligence interculturelle – 15 thèmes à explorer pour travailler au contact d'autres cultures*, Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2014.

SAVEY (Catherine), *Un brûlant désir d'aimer – Sainte Claire d'Assise*, Paris, Éditions franciscaines, 2009.

THOMPSON (Augustine), *Francisco of Assisi : a new biography*, Ithaca & London, Cornell University Press, 2012

TODESCHINI (Giacomo), *Richesse franciscaine – De la pauvreté à la société de marché*, Lagrasse, Verdier, 2008.

TODOROV (Tzvetan), *La peur des barbares*, Paris, Robert Laffont, 2008.

VAUCHEZ (André), *François d'Assise, entre histoire et mémoire*, Paris, Fayard, 2009.

VORREUX (Damien) (dir.) *François d'Assise dans les lettres françaises*, Paris, DDB/ Éditions franciscaines, 1988.

*

Toutes les citations de textes de Saint François ou de biographies, légendes et témoignages sont celles de l'édition 2010 des sources franciscaines (DALARUN, ci-dessus). Les sigles des sources franciscaines utilisées dans ce livre sont :

Biographies, légendes et témoignages :

1C : *Vita prima* de Thomas Celano.

2C : *Vita secunda* de Thomas Celano.

3S : Légende des trois compagnons.

Actus : Actes du bienheureux François (sources réelles des *Fioretti*).

AP : Du commencement de l'ordre (ex. Anonyme de Pérouse).

CA : Compilation d'Assise.

Fio : *Fioretti*.

JG : Jourdain de Giano, chronique.

LM : Légende majeure de Bonaventure.

SP : Miroir de perfection.

Écrits de François :

1Reg : Règle *non bullata* (1^{ère} Règle 1221).

2Reg : Règle *bullata* (2^e Règle, 1223).

LChe : Lettre aux chefs des peuples.

LLéon : Lettre à frère Léon.

Test : Testament.

Table des matières

Introduction

François et l'approche de la différence

Chapitre 1

Au-delà de la peur, comprendre et « négocier »

Chapitre 2

Franchir les lignes, découvrir l'inattendu de l'autre

Chapitre 3

Décentrement : Du miroir de Narcisse au miroir de l'autre

Chapitre 4

La diversité comme atout, la fraternité comme ouverture

Chapitre 5

Le sas de l'humilité, la chance de la minorité, le défi de l'empathie

Chapitre 6

Visions cosmiques, repères universels

Conclusion :

Penser le dialogue interculturel au XXI^e siècle